

Le Premier Congrès de la langue française au Canada en 1912

Denis Racine

Number 110, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67601ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Racine, D. (2012). Le Premier Congrès de la langue française au Canada en 1912. *Cap-aux-Diamants*, (110), 52-53.

LE PREMIER CONGRÈS DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA EN 1912

En juillet 2012, la Ville de Québec sera l'hôte du Forum mondial de la langue française. Cette initiative souligne le centenaire d'une autre manifestation qui avait marqué son époque : le Premier Congrès de la langue française au Canada.

En 1902, un groupe de professeurs de l'Université Laval met sur pied la Société du bon parler français dont le premier président est Adélard Turgeon, ministre influent au gouvernement québécois et grand orateur.

Déjà, en 1880, la Société Saint-Jean-Baptiste invite les francophones de l'Amérique du Nord à participer à Québec à un grand congrès national concernant la défense et la promotion de la langue française. De plus, la célèbre réponse d'Henri Bourassa au discours de l'archevêque de Westminster, M^{gr} François Bourne, lors du Congrès eucharistique de Montréal en 1910, sur la relation entre l'Église catholique et la langue, est encore dans toutes les mémoires.

En 1912, à l'initiative de la Société qui compte plus de 1 000 membres et de son président, M^{gr} Paul-Eugène Roy, évêque auxiliaire de Québec, avec l'appui de l'abbé Stanislas Lortie, de l'avocat et futur juge Adjutor Rivard et de l'Action catholique de la jeunesse canadienne-française se tient dans cette université, du 24 au 30 juin, le Premier Congrès de la langue française, qui réunira, avec succès, tous les chefs de file religieux, politiques et intellectuels de la francophonie nord-américaine de l'époque. Il a pour objet « l'examen des questions que soulèvent la défense, la culture et le développement de la langue et de la littérature françaises au Canada »,

sujet, soulignons-le, encore d'actualité, 100 ans plus tard. Les séances de travail se déroulent autour de quatre thèmes : les sciences, la pédagogie, la littérature et la propagande. Les grands discours sont prononcés lors des séances publiques qui reçoivent aussi les rapports des séances de travail.

À la tribune se succèdent nos grands orateurs : Louis-Adolphe Pâquet, Henri Bourassa et

Lionel Groulx

qui démontrent notamment les liens unissant la religion catholique et la langue française. L'archevêque nationaliste de Saint-Boniface, M^{gr} L.-P. Adélard Langevin, que l'on surnomme « le grand blessé de l'Ouest » inaugure, par un discours d'une émotion poignante, les assises. Alors que l'on se méfie de la France, qui avait récemment séparé l'État et l'Église, le consul Charles-Jules-Joseph Bonin connaît un énorme succès avec son discours bien senti.

Un grand ralliement populaire réunit 25 000 personnes au monument des Braves. C'est d'ailleurs lors de cette rencontre que l'on inaugure le monument Honoré-Mercier, en face de l'Hôtel du Parlement. Après la clôture, la

population est invitée à assister à un magnifique feu d'artifice lancé de l'esplanade et des remparts.

Un Comité de la langue française naît de cette rencontre afin de faire le lien entre les groupes et de promouvoir la langue et la culture françaises. Cet organisme disparaîtra dans les années 1920.

En coulisse du Congrès, on s'inquiète des intentions du gouvernement



Avers de la médaille de bronze réalisée par le sculpteur français Pierre-Alexandre Morlon pour le Congrès de la langue française au Canada, en 1912. (Collection de l'auteur).

ontarien qui s'apprête à adopter l'infâme Règlement 17, qui impose l'anglais comme langue d'enseignement dans cette province et maintient, par voie d'exception, les écoles catholiques françaises, qui se retrouvent sous la tutelle d'inspecteurs protestants anglophones. La résistance s'installe d'abord en Ontario, notamment avec la fondation du journal *Le Droit*, à Ottawa, en mars 1913, puis s'étend au Québec où cet enjeu vient se superposer avec la participation d'abord volontaire, puis par voie de conscription, des francophones à la Grande Guerre.

Un deuxième congrès se tient à Québec en 1937 et sur lequel nous reviendrons dans un autre article. Un troisième congrès aura lieu en 1952, suivi d'un Congrès de la refrancisation en 1957 et des États généraux du Canada français en 1967.

Le compte rendu du Congrès en deux volumes a été publié en 1913. On a aussi frappé, pour l'occasion, une médaille dont la description officielle est la suivante :

« La médaille porte, à l'avant, la figure d'une jeune mère de famille canadienne, personnification idéale de notre nationalité, dans une noble posture, le bras droit reposant affectueusement sur l'épaule de son fils aîné, à qui elle interprète les hautes leçons de patriotisme rayonnant au livre de notre histoire, que, de la main gauche, elle tient appuyé sur ses genoux et ouvert à l'endroit où se détachent les noms aimés de Champlain, de Laval, de Montcalm et de Lévis. Sur le sol, aux pieds de la mère canadienne, le fils cadet, un tout jeune enfant, a interrompu les débats de son âge et tournant vers le groupe qui le domine une figure où brille un air d'intelligence et de précoce attention, il prête aussi l'oreille aux enseignements maternels. Dans le lointain de la perspective apparaît la modeste église canadienne-française, avec son clocher à la pointe effilée, se détachant sur le fond des premiers contreforts de nos Laurentides. Au bas de ce délicieux

tableau, on lit ces simples mots, très expressifs : PARLONS FRANÇAIS!

Au revers, dans une légère concavité que la double ligne de bordure, nettement dessinée, détache avec le meilleur avantage, et couchée sur un semis de rameaux et de feuilles d'érable, apparaît, au centre, l'inscription : 1^{er} Congrès de la langue française au Canada, Québec, 1912. En exergue, ponctuée par une fleur de lys, se déroule un vers, si bien inspiré, de notre cher poète canadien-français d'adoption, Gustave Zidler, cette sentence heureuse, qui est devenue la devise de choix de tout mouvement français d'Amérique : "C'est notre doux parler qui nous conserve frères".

Deux rameaux d'érable, au feuillage entrelacé, en s'unissant par la base, forment la bélière de la médaille. Elle s'attache à un riche ruban, tissé spécialement pour l'occasion, aux couleurs spéciales adoptées par le Congrès : blanc et bleu d'azur.

Cette médaille a été frappée en bronze patiné, plus quelques centaines d'exemplaires en bronze argenté, qui furent offerts aux membres du Comité organisateur et aux plus dévoués zélateurs de l'œuvre du Congrès. » (*Premier Congrès de la langue française au Canada, Québec, 24-30 juin 1912 : compte rendu*, Québec, 1913, p. 61).

Pour graver la médaille, on fait appel au sculpteur français, Pierre-Alexandre Morlon (1878-1951). La médaille, d'un travail délicat, tranche avec

l'académisme froid, courant de l'époque et est remarquée lors du Salon des artistes français, en 1912, où elle est présentée. Élève d'Alexandre Falguière, Morlon réalise le monument aux Morts de sa commune d'origine, Macon, ainsi que la médaille commémorative française de la Grande Guerre, en 1921, et la célèbre médaille interalliée de la Victoire, en 1923. Il crée, en 1931, un nouveau type de monnaie à la tête de la République coiffée d'un bonnet phrygien ceint d'épis et de feuilles de chêne (le type Morlon) qui sera utilisé pour les pièces de 50 centimes, d'un et de deux francs par la Monnaie française jusqu'en 1959. ■

Denis Racine, AIG



Revers de la médaille de bronze réalisée par le sculpteur français Pierre-Alexandre Morlon pour le Congrès de la langue française au Canada, en 1912. (Collection de l'auteur).